

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 24 DECEMBRE 1880.

LETTRÉ DE LADEBAUCHE.

Londres 24 dec. 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

J'empeste de répondre à la lettre que tu m'écris pour savoir la cause de la chicane entre la bourgeoise et Mme Delorme.

Le télégraphe ne t'a pas donné assez de détails, et je me fais un plaisir de te renseigner de mon mieux sur ce qui est arrivé.

Je te dirai pas grand chose, mais il y a du flote avoir dans mes nouvelles que je tiens de la fille de chambre à qui je fais les yeux doux depuis quelques jours.

Elle m'a dit que ce n'était pas une histoire d'hier. Il y a eu du grabuge entre la bourgeoise et Mme Delorme il y a bien longtemps. Ça remonte au temps du mariage de M. Delorme.

La difficulté consiste dans un de ces embarras que l'on voit par chez nous chez les gros bourgeois qui ont fait fortune en peu de temps.

Tu as dû remarquer que ces gros messieurs, lorsqu'ils se sont bâti une belle maison en pierre de taille, n'ont pas coutume de se servir de la grande porte de devant. Ils ont pour habitude de passer par la porte de cour ou celle du *basement*. Ça, c'est pour ne pas user le perlas et salir les toiles qui sont sur les tapis.

Chez la bourgeoise c'est à peu près pareil. Après le mariage il avait été décidé que M. Delorme passerait par la petite porte de cour pendant que sa femme ferait comme les grosses dames en passant par la grande porte de devant. Mme Delorme qui a un bon cœur et qui aime son mari, n'a pas voulu l'entendre de cette oreille-là. Elle a déclaré à sa maman que son mari aurait le droit de passer par la même porte qu'elle, parce que ce n'était pas un homme du commun et qu'il pourrait se montrer aussi faraud que les autres parents de sa belle-mère.

La mère et la fille n'ont pas voulu démordre de leurs prétentions, c'est comme ça que le divorce s'est mis dans la maison.

La chicane continue toujours et on ne sait pas quand elle finira.

La maman, qui est dans son *grand bordas* à l'approche des fêtes de Noël et du Jour de l'An, n'aime pas à avoir trop de monde chez elle. Tu comprends que c'est toujours tannant alors d'heberger chez soi des parents avec des grandes *trallées* d'enfants qui se fourrent le nez partout et font le ravot dans la maison. Du reste je suis avec la bourgeoise là et je comprends son embarras.

Ce qui fâche encore Mme Delorme c'est l'idée de sa mère de vouloir toujours la renvoyer à Bytown. Elle lui disait l'autre jour :

—Tu ne peux pas négliger ton mari comme ça. Qui est-ce qui posera des boutons à ses chemi-

ses ? Qui est-ce qui marquera son butin ? Qui est-ce qui mettra des pièces à ses culottes ? Qui est-ce qui oulera ses chaussons lorsqu'ils auront des trous au talon ? Il y a des imites pour faire manger la misère à son mari.

En ça elle avait bien raison, la bonne femme.

Quand la femme s'absente trop longtemps de son ménage, le mari s'encanaille avec des garçons. Ces vieux garçons profitent de l'occasion pour l'engager à pinto-cher avec eux et à courir la galipote. Ils ne respectent rien. Ils rentrent dans la maison avec leurs grosses bottes bousillées, ils salissent les catalogues dans les passages, ils cassent les verres et les globes de lampes, et ils abiment tout dans la maison.

Mon opinion à moi, c'est que la bourgeoise n'est pas dans son tort en engageant sa fille à retourner à Bytown. Le monde s'ennuie lorsqu'elle n'est pas là.

Bien des compliments chez vous.

Tout à toi

LADEBAUCHE.

Le public se demande quel sera le verdict du jury sur la mort de feu MM. Pangman et Lemay, tués dans la collision de Ste. Thérèse. C'est le *Vrai Canard* qui répond :

Une enquête a été ouverte par le coroner Jones, les témoignages ont été entendus et les jurés se sont divisés ; les uns voulant prononcer un verdict d'homicide contre l'ingénieur du train de St. Jérôme, les autres, moins sévères, se bornant à censurer les employés du chemin de fer du Nord pour leur négligence et leur incapacité.

L'accident a eu lieu il y a plus d'un mois et le public est encore ignorant comme une carpe sur la cause de la catastrophe.

Nous ne savons pas officiellement de quoi sont morts MM. Pangman et Lemay. Est-ce d'une apoplexie foudroyante, d'une péricardite, d'une congestion du cerveau, d'une inflammation de poumons.

Ignaramus.

Le coroner Jones a un devoir à remplir envers le public. S'il ne le remplit, pas le procureur-général de la province de Québec doit se faire aller.

Sans être prophète nous pouvons prédire qu'un de ces quatre matins nous apprendrons que les victimes de l'accident de St-Thérèse sont mortes par la visite de Dieu dans leurs lits comme des notaires.

Les coupables ont rudement de la chance lorsqu'ils ont des amis dans le *ring* du chemin de fer.

Il y a encore un gâchis à Montréal à propos de la mairie.

Les Anglais prétendent qu'ils ont maintenant le droit d'éliro un des leurs.

Les franco-canadiens disent que leur élément n'est pas suffisamment représenté dans la commission du havre.

Les Irlandais qui sont occupés

des agitations agraires restent cois.

L'hon. J. L. Beaudry veut pêcher en eau trouble et demande un troisième terme.

On parle de la candidature de MM. Nelson, Workman, O'gilvie, Stephens, Proctor et autres. Aucun de ces candidats, selon nous ne pourra sortir victorieux du scrutin.

Il y aurait pourtant un moyen terme, une espèce d'échappatoire qui donnerait satisfaction à tous les partis. Ce serait de porter l'échevin Wilson au fauteuil civique. Ce populaire édile a une racine cube anglaise et son carré est canayen. Qu'en pensez-vous ?

Comme nous n'aimons pas être injuste dans nos critiques nous devons dire que dans la légende d'une de nos caricatures à propos des tuyaux de locomotive du chemin de fer du Nord, nous avons fait erreur en disant que le tuyau breveté de M. Davis avait été refusé par le Grand Tronc. Nous sommes allés voir M. Wallis, le surintendant des engins du Grand Tronc et il dit que la compagnie a acheté le brevet pour ses locomotives.

COUACS.

On a fait boucherie à Spencer-Wood. C'est maintenant le temps d'acheter à bon marché des *soques* des rôtis, des jambons, des *bacons*, du boudin, de la saucisse et des *gertons* de première qualité.

.

Ce soir Sara Bernhardt pendra son bas au pied du son lit au Windsor pour recevoir son *christmas-box*. Tout ce qu'il peut contenir est une aiguille à tricot, un crayon ou un couteau-à-papier.

.

M. Galipeau du club Lotellier vient de composer une pièce de vers où nous lisons ce qui suit :

O riches maudits, rebut de la nature,
Les filles, vous les livrez à la persti-
[tuition.

.

M. Pâquet rencontre un ami sur la rue St. Jean à Québec.

—J'ai un affreux rhume de cerveau regarde moi le nez, il est toujours mouillé.

—C'est un bon signe, lorsqu'un veau est en bonne santé, il a toujours le nez mouillé.

.

Il vient de se fonder à Trois-Rivières un club de jeunes demoiselles qui ont décidé de ne plus recevoir les hommages des messieurs dont l'haleine sent le whiskey ou toute autre boisson forte. Le seul effet produit par la fondation de ce club a été une hausse dans le prix de la graine de café et du clou de girofle.

.

Le *Vrai Canard*, en revenant de la prière est entré dans un café belge de la rue Notre Dame où sa figure était inconnue. Il prit une consommation valant au plus 10 cents et les dames de comptoir croyant qu'il était un prince allemand voyageant incognito pour user sa vieille gar-

La vieille Sansfaçon était occupée à laver son butin dans la cuisine et murmurait un couplet de quelque vieille chanson sans attention à ce qui se passait dans la salle à dîner.

Il faisait au dehors un froid de quinze degrés. Un frimas épais s'était déposé sur les carreaux de la fenêtre en arabesques fantastiques à travers lesquelles les regards indiscrets ne pouvaient passer.

Bénoni sortit de la maison et entra dans l'écurie.

Il bouleversa le foin et le fumier.

Après un travail de deux ou trois minutes il trouva le coffret contenant le trésor des Bouctouche. Il attela le cheval du bonhomme et partit avec sa trouvaille.

Où allait-il ?

(La suite au prochain numéro.)

MALHEUR A GIGUÈRE.—Malheur à Giguère, trois fois malheur à Jos. B. Giguère s'il ne donne pas pour éternnes au *Vrai Canard* une bouteille de son rum pur de la Jamaïque et un gaffon de son célèbre vin de messe. Il vend à si bon marché que le sacrifice ne lui sera pas coûteux. Nous savons tous que Jos. B. Giguère est au No. 442 rue St-Joseph.

NOËL ! REVEILLON.—Après la messe de minuit le Grand Vatel tiendra son restaurant ouvert pour servir des réveillons aux clients. On pourra y commander des huîtres fraîches, en écailles, rôtis ou en soupe. Ne manquez pas cette occasion pour visiter les salons coquets du Grand Vatel. La cuisine est sous la direction d'un chef des plus habiles et le menu par sa variété plait aux gourmets les plus difficiles. Le Grand Vatel est aux Nos. 26, 28 & 30 rue St-Jacques, à côté de la Banque Ville-Marie.

UNE METAMORPHOSE.—Nous avons été épatés l'autre jour en entrant dans le salon formant l'encoignure des rues St. Jacques et St. Gabriel. Un nouveau propriétaire est rendu là avec l'intention d'y faire de bonnes affaires. Il a changé complètement la physionomie du vieux restaurant. On dirait qu'une fée a passé par là. Le nouveau salon est tenu par C. Robillard ci-devant du Lion d'Or de la rue Craig. C'est assez dire.

CADEAUX ! CADEAUX !

CAMILLE LABRECHE

JOLIETTE

Pour prouver sa reconnaissance envers ses pratiques du district de Joliette, a résolu pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'An, de donner des Cadeaux en marchandises à tous ceux qui viendront faire leurs emplettes chez lui d'ici au premier Janvier.

Son stock qui a été importé d'Europe est aussi considérable que varié.

Aucun marchand dans le district ne peut faire une concurrence sérieuse à ce magasin qui est populaire à cause de la modicité de ses prix.

N'oubliez pas la place :

CAMILLE LABRECHE,
JOLIETTE.

CHANSON NOUVELLE.

Cela ne se dit pas "chansonnette" 25c
(Chantée avec un immense succès par Madame Jehin Prume.)

Publié par

ERNEST LAVIGNE,

237, rue Notre-Dame,

Expédiée franco sur réception du prix marqué, (en timbres-postes de 1 ou 3 centimes.